

Discours prononcé le 19 août 1872 à l'ouverture de la 55e session

Autor(en): **Thuler**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Verhandlungen der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft = Actes de la Société Helvétique des Sciences Naturelles = Atti della Società Elvetica di Scienze Naturali**

Band (Jahr): **55 (1872)**

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-89962>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

DISCOURS

prononcé le 19 Août 1872

à l'ouverture de la 55^e session

DE LA

SOCIÉTÉ HELVÉTIQUE

DES SCIENCES NATURELLES

A FRIBOURG

par M. le Dr THURLER

Président de cette Société.



Leere Seite
Blank page
Page vide

Messieurs, très-honorés et très-chers Collègues,

En vous souhaitant la bienvenue dans notre vieille cité, je ne puis oublier que cette même bienvenue vous était adressée, il y a trente-deux ans, par votre président d'alors, le Rd Père Cordelier, Grégoire Girard. Ce nom, quoique ignoré de la science, n'en réveillera pas moins un sympathique souvenir chez tous ceux d'entre vous qui ont pu apprécier l'homme qui l'illustra dans un autre domaine. Pour nous, habitants de Fribourg, il est, en outre, celui de l'une de nos gloires les plus légitimes et les plus chères.

Depuis lors, le silence s'est fait pour nous dans le monde scientifique; le silence, mais non pas l'inaction. Quelques ouvriers persévérants n'ont point abandonné la tâche commencée; mais, sans lien entre eux, sans publicité dans le canton, sans un but commun qui pût stimuler et utiliser leurs recherches, ils travaillaient dans l'isolement; ils ne cultivaient la science que pour elle-même et pour les pures jouissances qu'elle procure.

Cette période d'études paisibles, presque inconnues, dura de longues années. Ce n'est que récemment qu'apparaît une phase nouvelle, toute d'animation et de retentissement. Née d'hier, sous l'influence des diverses

entreprises en voie de formation à Fribourg, cette seconde période, bien que spécialement pratique et industrielle, appartient également à la science, puisqu'elle n'en est que l'application aux besoins sociaux, puisque sans cesse elle sollicite ses enseignements et lui emprunte ses conquêtes.

Vous me permettez, Messieurs, de vous faire le simple récit de ces deux époques si différentes. Chargé de vous dire combien le Canton et la Ville s'honorent de vous recevoir, je suis heureux de pouvoir joindre quelques titres scientifiques indigènes à l'accueil tout cordial que nous vous offrons.

I.

Dans le groupe d'hommes qui personnifient la première période, il en est deux, le Dr François Lager et le professeur Auguste Pahud, que la mort nous a enlevés à court intervalle, au moment où la voix publique, et plus encore, des services réels rendus à la science les désignaient à l'honneur bien mieux mérité de présider aux travaux de cette savante assemblée. Ce n'est pas seulement à ce titre que j'ose les choisir, entre plusieurs autres, comme les représentants de cette époque, mais encore parce qu'ils caractérisent les deux directions suivies de préférence par nos naturalistes : le Dr Lager, celle des études botaniques et la médecine pratique; le professeur Pahud, celle des recherches géologiques.

La botanique fut longtemps le champ de prédilection

de nos investigateurs. Cette tendance s'explique dans un pays de prairies et de pâturages, au pied de montagnes, où le sol, libre des cultures artificielles, peut déployer, sans contrainte, toutes les riches floraisons d'une végétation spontanée. Aussi y trouva-t-elle de nombreux et fervents disciples : le conseiller Bourquenoud, dont l'herbier est au Musée cantonal et qui découvrit sur la dent de Branleyres la *Serratula alpina intermedia*, plante jusqu'ici particulière au canton de Fribourg; le doyen Dematra, l'auteur de la monographie des roses indigènes, et le premier qui décrivit la *Rosa Spinulifolia* Dem.; Samuel Perrottet, originaire, comme Agassiz, du Vuilly fribourgeois, et mort à Pondichéry en 1870; d'abord simple aide-jardinier, puis s'élevant par le travail, l'étude, les voyages, et enfin honoré par le gouvernement français de plusieurs missions scientifiques et de la solution des problèmes les plus difficiles d'acclimatation et d'établissements horticoles dans ses colonies; — et tant d'autres encore; — sans oublier les jeunes étudiants que chaque jeudi de la belle saison retrouvait herborisant, avec une ardeur aujourd'hui bien calmée, sur la lisière de nos bois, ou sur les pentes classiques du Kaiseregg ou des Morteys.

Mais le représentant le plus autorisé des études botaniques parmi nous est sans contredit le Dr François Lagger. Les bulletins de la Société Murithienne du Valais et plusieurs publications étrangères, de même que la correspondance active et les échanges qu'il entretenait avec les botanistes les plus connus de Suisse, de France,

d'Allemagne, de Suède, d'Autriche, de Hongrie, d'Espagne, contiennent des appréciations aussi justes que savantes sur un grand nombre de plantes, auxquelles elles ont valu d'être admises comme espèces incontestables. Il avait fait une étude spéciale des genres *Carex*, *Salix*, *Hieracium*, *Rosa* et en dernier lieu des *Thalyctrum*. A l'époque de sa mort il cultivait de sa main une belle et riche collection de plus de 80 plantes de *Sempervivum*, pour saisir sur le fait tous les détails de leur développement et de leur floraison; et déjà des déterminations neuves et sagaces, provenant de cette observation vivante, avaient enrichi la science. La monographie des *Hieracium* dont il a fourni les matériaux à Elias Fries, le savant professeur d'Upsal, demeurera une œuvre classique. Vous pouvez juger, Messieurs, par cette esquisse, toute rapide qu'elle est, de la valeur scientifique que doit avoir son riche herbier, légué au Musée de Fribourg.

Ce même esprit d'exacte et judicieuse observation qui lui fit, comme botaniste, des succès si légitimes, le Dr Lager le portait également dans l'exercice de la médecine. N'entrerait-il pas pour une large part dans le développement de ce *sens pratique*, si sûr, qui forme le caractère distinctif de son talent, et qui avait été hautement apprécié par l'une des illustrations de la Faculté de Paris, le professeur Récamier; ce sens pratique, sans lequel on parviendra peut-être à acquérir de vastes connaissances médicales, mais jamais à exercer utilement l'art de guérir et de soulager son semblable?

Admirateur des anciens, qu'il regardait comme les

grands maîtres de la pratique médicale, il ne méconnaissait point les immenses progrès accomplis de nos jours dans l'art de rechercher les symptômes de la maladie. Seulement il croyait que cette recherche, si complète qu'elle fût, ne constituait encore que la première partie du diagnostic. Il attachait une importance au moins égale à cette seconde opération qui établit l'ordre au milieu des symptômes recueillis, les classe, saisit leurs rapports réciproques, écarte les non-valeurs, attribue à ce qui reste son importance relative et obtient de cette manière une image morbide fidèle, vivante et vraie. Ainsi, l'image photographique nous livre bien les mille détails du modèle avec une incontestable exactitude, et cependant elle est rarement la vivante expression de l'ensemble. On y regrettera toujours l'absence de l'artiste qui pense et qui sent, qui distribue à chaque objet la lumière et le relief qui lui appartiennent; il y manquera toujours cette intelligence de la nature qui seule donne au tableau l'âme et la vie, et qui ne se retrouve que sous le pinceau inspiré du maître. De même, pour le Dr Lager, la véritable observation médicale ne consistait pas seulement dans l'investigation qui reproduit les détails de l'image pathologique, mais encore dans la réflexion qui coordonne ces détails encore épars, assigne à chacun d'eux sa valeur, les apprécie et conclut. Pour être complète, elle devait, pensait-il, procéder à la fois des sens, comme moyens, et du jugement, comme régulateur; et le médecin scrutant la maladie devait pouvoir s'appliquer la définition naguère donnée pour l'homme lui-même : « Une intelligence servie par des organes. »

Un principe analogue le guidait dans le pronostic et la médication. Energique et prompt, là où il fallait une intervention véhémente et soudaine; prêt à la renouveler lorsqu'elle était insuffisante, son grand art était pourtant d'attendre et d'observer. Il se souvenait qu'une certaine liberté devait toujours être laissée au jeu physiologique des appareils; aussi en suivait-il pas à pas les moindres évolutions; aussi son action était-elle différente aux différentes phases de la maladie; et du moment où les forces normales de l'organisme suffisaient à introduire et à maintenir le travail réparateur, il ne craignait point les sages lenteurs d'une apparente inaction.

Ces bases générales de diagnostic et de thérapeutique, qui envisagent constamment, même au milieu du désordre de la maladie, l'organisme humain comme vivant et fonctionnant, il se plaisait à les nommer les véritables bases de la médecine hippocratique. Du reste, dirigées par son sens pratique et son expérience, elles devenaient entre ses mains les facteurs d'un traitement suivi, rationnel et fécond en succès.

Tel était, Messieurs, dans quelques-uns de ses traits les plus saillants, l'homme de la science. Permettez-moi d'ajouter que pour son pays d'adoption, François Lager fut davantage encore. Il y était le médecin aimé, entouré du respect et de l'estime de tous, recherché pour toutes les consultations graves. Avec lui s'asseyaient au chevet du malade la confiance et l'espoir : ami dévoué de la famille, il en partageait les joies et consolait les douleurs, — et on a pu dire de lui, qu'il avait réalisé la simple et

belle parole des anciens : *Vir bonus, medendi peritus* : un homme de bien, habile dans l'art de guérir.

Le professeur Auguste Pahud suivit une direction différente. Voué à la carrière de l'enseignement, d'abord privé, puis public, il s'occupa longtemps d'études littéraires, philosophiques, théologiques et morales. Il était profondément versé dans les langues anciennes. Le besoin d'apprendre encore et d'augmenter toujours la sphère de ses connaissances le dirigea vers les sciences naturelles. La botanique l'attira d'abord; puis en dernier lieu l'astronomie. Mais ce sont les recherches géologiques qui forment le point intéressant de ses travaux. Il a noté les blocs erratiques existant dans le canton et a recherché leur nature pour démontrer leur provenance : il a également suivi et décrit les limites et la composition de nos anciennes moraines. Ces indications soigneusement recueillies devaient lui servir à établir la carte de cette contrée pendant l'époque glaciaire. Espérons qu'une main érudite et amie viendra classer et terminer ces études déjà presque complètes, et restituer ainsi à la géologie nationale l'œuvre si consciencieuse de notre modeste savant, — cette œuvre qui lui coûta la vie.

Vous le savez, Messieurs, la science a aussi ses victimes : chaque année elle perd quelqu'un de ces intrépides pionniers qui vont, à travers les dangers, constater pour elle des faits douteux, recueillir des observations nouvelles. Depuis longtemps le professeur Pahud avait le désir de reconnaître sur les escarpements qui bordent la

Sarine les vestiges du glacier qui doit les avoir recouverts. En descendant la rivière, son embarcation s'engagea dans un gouffre tournoyant et y sombra.

Cette perte prématurée ne fut pas seulement un deuil pour la science et pour l'amitié, elle fut encore vivement ressentie par ceux qui, reconnaissant l'urgence de donner une impulsion plus prononcée à l'étude des sciences naturelles, désiraient lui voir échanger son enseignement littéraire contre un enseignement scientifique. — Maître cher à la jeunesse, il lui eût fait aimer ces travaux parfois dédaignés; esprit large et éclairé, il lui eût dit que ce sont les connaissances positives qui aujourd'hui préparent aux carrières les plus nombreuses ouvertes à l'activité de l'esprit. Il comprenait trop bien lui-même que, si de toutes parts surgissent les questions de réorganisation des études scientifiques, c'est qu'on sent la nécessité de leur faire dans l'instruction publique une part proportionnée à l'importance qu'elles ont déjà, non-seulement dans la prospérité matérielle, mais encore dans le mouvement intellectuel de ce temps.

Cependant, de toutes ses études et de son expérience pédagogique il avait gardé la conviction, qu'à côté des connaissances spéciales qui font l'ingénieur, le médecin, l'industriel, — même au-dessus d'elles, — il y a l'éducation générale qui fait l'homme; cette éducation du cœur et de l'esprit qui développe en lui les idées immortelles du vrai, du juste et du beau; celle qui doit être le patrimoine de chacun, quelle que soit d'ailleurs la profession particulière dont il veut faire l'occupation de

sa vie. Il pensait qu'il serait donc utile de joindre à l'enseignement scientifique, — à divers degrés sans doute, selon le niveau de culture, — de saines notions d'économie politique, de littérature et même de philosophie. Il attachait à cette alliance une sérieuse portée morale et sociale, en ces temps surtout où chacun doit aux intérêts publics sa part d'activité et d'influence. Du reste, Messieurs, ne voyons-nous pas déjà cette alliance parfois réalisée, au moins dans sa plus haute expression? Est-il besoin de sortir de notre Suisse, pour rencontrer dans les Académies, dans les Facultés, et jusque dans les Conseils de la nation des savants éminents (et ici, Messieurs, vous avez déjà prononcé, entre plusieurs autres noms, celui d'un illustre défunt), pour rencontrer, dis-je, des hommes éminents, qui unissent à toute la profondeur de la science l'art de bien penser et de bien dire?

II.

Auguste Pahud, comme François Lagger, vous retracent fidèlement le type de ces hommes studieux, qui, tout d'abord occupés des devoirs de leur profession, n'avaient que leurs loisirs à consacrer à la science, et ne lui en ont pas moins rendu des services importants, souvent mieux connus des savants étrangers que de leurs propres concitoyens.

Quel contraste entre ces travailleurs solitaires, et la période industrielle que nous voyons se développer aujourd'hui, pleine de mouvement, de soudaineté, de bruit,

marchant à son but appuyée sur toute la puissance de l'association!

Cependant, disons-le tout d'abord : Cette période n'a point son origine dans les études de l'époque précédente; la première pensée n'en a pas germé dans notre sol : elle y est tombée comme le grain de semence, mûri sous un autre ciel, que l'ouragan emporte et va déposer sur une terre lointaine.

La ville de Fribourg s'était imposé des sacrifices considérables pour s'assurer sa ligne de chemins de fer : afin de parer aux déficits toujours croissants de ses budgets, elle dut se résoudre à aliéner ses forêts. Si les bois, une fois vendus, devaient être simplement livrés à l'exportation, ils ne donnaient au pays que le prix de la matière brute; et cette vente, à laquelle on se résignait avec tant de regrets, productive pour la spéculation, demeurerait presque entièrement stérile pour le travail indigène.

Un homme se trouva, un homme de foi et de courage, qui non-seulement s'offrit à acheter les bois, à les faire ouvrir dans le pays, et à ajouter ainsi au prix de la matière première une valeur plus précieuse encore, celle qui est créée par le travail de l'ouvrier, mais s'engagea en outre à installer un ensemble d'entreprises qui toutes, bien qu'exploitées par l'industrie privée, n'en touchent pas moins de près à l'intérêt commun : production de forces pour la grande et la petite industrie, canalisation des égoûts de la ville et utilisation de leurs produits pour l'agriculture, établissement de bains, lessiveries, glaciers, école de natation, fourniture d'eau soit à domicile,

soit pour les services publics, empoissonnement des cours d'eau, etc. Cette seule énumération vous dit, Messieurs, quels avantages peuvent maintenant résulter pour nous de cette vente, que nous considérons comme une mesure extrême, imposée par une détresse financière, et dont nous ne pouvions attendre, à part l'allègement de notre dette communale, que le simple dépouillement de notre sol forestier.

L'œuvre fondamentale sur laquelle reposent toutes ces conceptions est un barrage en béton de gros cailloux qui retient les eaux de la Sarine, et forme, en amont de l'obstacle, un lac d'environ 300,000 mètres carrés. Dans l'épaisseur de cette muraille, un canal donne issue à l'eau, qui, sous la pression du lac, se précipite dans l'usine hydraulique où elle est employée à une double destination. D'abord, elle fait mouvoir deux câbles de transmission qui fourniront une force motrice de 600 chevaux aux scieries chargées d'ouvrer les bois exploités; au chemin de fer montant qui, du bord de la rivière, leur amène ces bois et dessert en même temps les glaciers; enfin aux usines déjà établies et à établir plus tard sur le plateau de Pérolles.

Une autre portion de l'eau du lac en sort déjà épurée dans les filtres, puis, poussée par un système de roues et pompes Girard, elle arrive sur une colline qui domine la ville, à une hauteur de 160 mètres au-dessus du niveau de la Sarine. Recueillie là dans deux réservoirs, elle redescend avec sa force de pression pour le service des

maisons, jardins, bains, lessiveries, égouts, incendies, arrosages publics, etc. De plus, elle peut livrer une force motrice à domicile pour chaque petite industrie.

Voilà, Messieurs, à grands traits, l'œuvre complexe que s'imposent la Société des Eaux et Forêts et celle de pisciculture, glaciers et d'irrigations. Ces sociétés, ainsi que celles de fabrication de wagons, de fonderie et d'engrais chimiques, se font un honneur de vous inviter à visiter demain les travaux qu'elles exécutent, et leurs directeurs vous initieront, bien mieux que je ne puis le faire, à tous les détails de ces vastes créations.

Vous parler de forces hydrauliques, de pisciculture, de mesures d'hygiène, d'engrais chimiques, c'est vous dire que les diverses sections qui composent notre Société se trouveront là sur leur terrain, et qu'elles rencontreront dans chacune de ces installations la mise en pratique des lois scientifiques qui sont l'objet de leurs études.

Mais si vous, Messieurs, vous y reconnaissez à chaque pas l'intervention obligée de la science, cette intervention ne reste-t-elle pas obscure pour le plus grand nombre ? Combien se souviennent d'elle, tandis qu'ils admirent les produits merveilleux qu'étalent les expositions industrielles, ou ces travaux gigantesques qui percent les montagnes ou réunissent les Océans ? Et, seulement en voyant à Pérolles la solitude des rochers transformée par l'activité de l'homme, le torrent dompté et encore frémissant, les eaux quittant leurs vallées pour aller jaillir sur les hauteurs, le métal en fusion s'écoulant du four comme une lave embrasée, — l'esprit est frappé, le re-

gard est ébloui, et on songe à peine au géologue qui a indiqué le gisement et la nature des matières premières, au chimiste qui a recherché les métamorphoses qu'elles doivent subir pour devenir utiles à l'homme et les modes divers de les exploiter; au physicien, créateur de la force qui met en mouvement les machines ou perfore le granit de la montagne, et au mathématicien qui en règle l'emploi.

Sans doute l'esprit pratique de l'industriel, l'observation sagace de l'ouvrier lui-même ont souvent fourni l'idée première d'un nouveau progrès : mais, pour le réaliser, il faut toujours l'intervention de la science; il faut avoir recours aux lois qu'elle a surprises à la nature, aux formules qu'elle a établies, aux déductions qu'elle sait en tirer. — L'industrie pose le problème; mais c'est la science qui le résout.

On nous représente l'illustre physicien anglais, James Watt, au moment où se révèle à lui l'avenir de la vapeur, en la voyant s'échapper en jet de sa bouilloire. Ce fut là l'éclair du génie : les applications de la vapeur étaient devinées; mais elles ne furent vraiment résolues que par les années de recherches scientifiques, d'études, de calculs qui se sont écoulées entre cette heure d'intuition soudaine et celle où le premier bateau à vapeur frappa de ses roues les eaux de la Tamise.

Le savant, jadis ignoré, peut-être méconnu, a désormais sa place faite dans notre société contemporaine. On reconnaît que sans ses patientes investigations, ses veilles laborieuses, ses essais vingt fois répétés avant d'aboutir, aucune des découvertes utiles qui ont transfi-

guré ce siècle n'eût peut-être vu le jour. On se souvient de la part qu'il a prise à cette destination presque providentielle, qui, en multipliant les besoins, a multiplié aussi les sources de production, et grâce à laquelle, malgré une population toujours croissante, il y a encore du travail pour l'ouvrier et du pain pour sa famille.

Les services nombreux que la science rend aux arts d'application ne sont pourtant, vous ne l'ignorez pas, Messieurs, que des emprunts partiels faits à la grande œuvre qu'elle poursuit depuis des siècles : l'observation de la nature, des lois qui la régissent et des transformations qu'elle subit sous la main du temps et sous la main, non moins perturbatrice, de l'homme.

C'est là que chaque fait bien observé vient occuper son rang. Parfois, si indifférent qu'il paraisse, il révèle tout un ordre nouveau de connaissances; le plus souvent il s'ajoute simplement aux faits déjà connus, les confirme et permet d'arriver ainsi aux généralisations. Cette investigation continuelle se répand dans les innombrables directions que lui offre cet immense univers. Ainsi s'accumule le trésor de la science; ainsi s'accomplit dans ce domaine la recherche de la vérité. Du milieu de ce labeur incessant, surgissent à certaines époques de puissants esprits, doués du génie organisateur, qui font l'ordre parmi les matériaux amassés, comparent les résultats obtenus et en déduisent des lois qui, à leur tour, rendent l'observation ultérieure plus facile, plus féconde et plus sûre. Quelques pierres, il est vrai, sont rejetées

de l'édifice, parce qu'elles n'ont pas résisté à l'épreuve ; mais l'édifice ne s'en construit pas moins, s'élevant toujours et cependant toujours inachevé.

Oui, toujours inachevé, car les champs ouverts à l'exploration sont inépuisables ; ils s'étendent à mesure qu'on y fait un nouveau pas ; sans cesse nous voyons une découverte en amener une autre, et des moissons imprévues couvrir des sillons qu'on croyait épuisés.

Ainsi le navigateur, arrêté au milieu de ces amas de glaces qui semblent marquer les frontières du monde, ne tourne point, découragé, la proue du vaisseau du côté de la patrie ; mais, à force de labeurs et de patience, il lui fraye un passage, et le vaisseau entre à pleines voiles dans une mer inconnue, aux vastes horizons tout remplis des sévères splendeurs des régions polaires.

Il n'est qu'une limite à cette observation de la nature, limite lointaine et que vous avait déjà indiquée le Père Girard dans son discours de 1840 : c'est celle où finit le monde des corps et où commence le monde des idées ; celle où, par delà l'incalculable série des effets et des causes, apparaît enfin la cause primordiale ; par delà l'impulsion première, la main toute puissante qui l'a donnée ; par delà la création, le Créateur.

Vous êtes, Messieurs, les représentants parmi nous de ces études, de ces progrès, de ces conquêtes pacifiques. Puissent les quelques jours que vous y passerez, donner une impulsion nouvelle au réveil scientifique qui se pro-

duit dans ce canton, et vous laisser à vous-mêmes un bienveillant et durable souvenir !

Pourquoi faut-il qu'en nous revoyant, nous soyons chaque année attristés par les vides que nous trouvons dans nos rangs ? Pourquoi, aujourd'hui, en comptant nos morts, faut-il que nous y rencontrions des noms tels que ceux des Pictet de la Rive, des Escher de la Linth, des Rodolphe Merian, et d'autres encore qui furent l'honneur de cette Société ? D'autres voix mieux autorisées et plus dignes de ce pieux devoir vous retraceront la vie de ces hommes éminents ; elles vous diront sans doute aussi ce qui nous reste d'eux et leur survivra toujours : leurs travaux et leur exemple.

Les travaux et l'exemple des aînés animant l'initiative et l'activité des plus jeunes, n'est-ce pas là, Messieurs, le plus bel hommage à rendre à leur mémoire ? N'est-ce pas également la base déjà éprouvée sur laquelle notre Société doit continuer son œuvre, cette œuvre qui allie les intérêts du pays à ceux de la science, et qui n'a pas été, dans ces deux domaines, sans utilité ni sans éclat ?

C'est dans ces sentiments et dans ces espérances que je déclare ouverte la 55^{me} session de la Société helvétique des sciences naturelles.
